était prêt, je voulus ceindre mon épée et faire enlever mes zarapes que j'avais laissé à terre pour obéir plus promptement, je m'aperçus qu'ils avaient disparu. Ne doutant pas que les soldats d'infanterie ne fussent les auteurs de cette disparition, je réclamai à leur officier. Celui-ci me répondit vaguement et me parut peu communicatif. Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu, et la tenue de ses soldats me parut des plus singulières. Cependant je pensai que ce devait être la 8° ou la 9° compagnie d'un de nos bataillons composés avec des recrues de la ville, des transfuges ou même des prisonniers.

» Sur ces entrefaites, un artilleur s'adresse à moi en me disant : « Mon lieutenant, on m'a pris mon mousqueton. — Et à moi aussi, » reprit un autre. Ne comprenant rien à cette façon d'agir, je demandai à l'officier à quel corps il appartenait. Il me répondit avec aplomb qu'il faisait partie de la brigade Mendez. A ces mots, mon étonnement redoubla, car quoique ayant fait longtemps partie de la brigade Mendez et connaissant tous les officiers, je ne me rappelais pas avoir jamais vu mon interlocuteur. Voyant que quelque chose d'étrange se passait, je le priai de me dire la vraie cause de sa présence à mon poste. Il me raconta qu'un des bataillons gravissant la côte devait se soulever et laisser l'ennemi pénétrer dans la place, mais qu'heureusement, la conspiration ayant été éventée, on faisait relever immédiatement tous les postes par son corps....

Désireux de m'éclairer sur ce point, je demandai à l'officier où se trouvait le colonel. Il me désigna le Panthéon : je résolus d'aller parler à Lopez sur-le-champ, mais au moment de descendre de la plate-forme, une sentinelle, que je n'avais pas remarquée d'abord, m'arrêta par un énergique alto ahi! Comprenant que la sentinelle avait pour consigne de ne laisser descendre personne, je m'adressai à son officier afin d'obtenir la révocation de cet ordre pour moi. L'officier éluda la réponse. La colère me saisit. Apercevant un fantassin qui avait le mousqueton d'un de mes artilleurs suspendu au bras, je le lui arrachai. Celui-ci, chose inouïe de la part d'un soldat mexicain, croisa la baïonnette contre moiet allait m'en percer, quand par bonheur son officier l'en empêcha.

Mais, demandai-je avec force à ce dernier, dites-moi enfin ce qui se passe ici! — Ne craignez rien, me dit-il, la vérité est que nous faisons partie de la brigade Quiroga; nous arrivons de Mexico avec le général Marquez pour dégager la place. — Vous vous moquez de moi, lui répondis-je. D'abord le général Quiroga a laissé son infanterie ici, et ensuite il est impossible que des troupes entrent dans la place sans être reconnues par les assiégeants. En même temps, un horrible soupçon traversa mon esprit. — Au milieu de tous ces mensonges, dis-je à l'officier, je flaire quelque trahison.

» Cependant le souvenir de la présence et des paroles du colonel Lopez, qui devait être, par reconnaissance et par intérêt, le serviteur le plus fidèle et le plus dévoué de l'empereur, éloigna mes soupçons et me rassura presque sur la réponse qu'il allait me faire. Après un moment d'hésitation, l'officier me dit : « Ne craignez rien, señor, vous êtes entre les mains de soldats de l'armée régulière. Nous ne sommes pas des guérilleros : nous appartenons au bataillon des suprêmes pouvoirs de la république. - Je fus atterré, je croyais rêver, un coup d'œil me suffit pour découvrir la vérité; l'ennemi était là dans la place, j'étais déjà en son pouvoir, sans possibilité aucune d'en avertir la Cruz, sans espoir de salut, et désarmé. - Ainsi, demandai-je à l'officier républicain, c'est le colonel Lopez qui vous a introduit ici? - Certainement, me répondit-il en souriant; mais je vous le répète, ne craignez rien, nous sommes de l'armée régulière. Il ne vous sera point fait de mal, vous vous êtes tous trop bien battus durant le siège, pour ne point obtenir des égards de nos chefs.

Je me tournai vers la Cruz, dans l'espoir de voir luire l'éclair d'un coup de feu. Je m'efforçai d'entendre un bruit quelconque indiquant la résistance, un mouvement, un signal. Rien! rien!.... L'officier républicain, me voyant regarder du côté de la Cruz avec tant d'attention, devina une partie de mes pensées, car il me dit: « Tout le couvent est déja en notre pouvoir. Votre empereur doit être pris maintenant. » J'étais anéanti : quelques secondes après j'aperçus un Français, capitaine de la garde municipale, venant près de moi, seul et libre en apparence. — Arrivez donc, me dit-il, vous qui savez parler espagnol mieux que moi, deman-

der aux Mexicains qui viennent de me relever au Panthéon, pourquoi mon sabre et mes couvertures ont disparu. Quels sont donc les flibustiers que le colonel Lopez a amenés ici? Si je ne trouve pas mon sabre avant cinq minutes, je casse la figure de leur chenapan de commandant, qui n'est pas poli du tout.....

» A ce moment, un chef républicain, suivi de quelques hommes, gravit notre plate-forme en courant, ordonna impérieusement de diriger la pièce vers la Cruz, de la faire servir provisoirement par mes artilleurs désarmés, en menaçant ceux-ci de les fusiller s'ils bronchaient, et enfin de nous conduire sous bonne escorte, le capitaine Gontran et moi, devant le général Velez, qui devait se trouver dans l'intérieur de la Cruz. Ces ordres furent exécutés ponctuellement. En arrivant près du couvent, nous distinguâmes un bataillon républicain qui y entrait.

Deux qui nous escortaient, ne trouvant pas le général Velez, nous conduisirent devant le commandant du bataillon de Nuevo-Léon, qui donna ordre de nous mener immédiatement à Paseo, au bas de la Cruz. Le jour commençait à poindre. On nous fit donc revenir sur nos pas ; on nous fit monter sur la plate-forme occupée une heure auparavant par la petite troupe du misérable Yablowski, l'ami de Lopez, puis passer de l'autre côté, en sautant sur des adobas (briques séchées au soleil), disposées hâtivement. Nous comprimes sur-lechamp que l'ennemi avait pénétré par là (1). »

Voici ce qui s'était passé: Lopez, après avoir quitté Maximilien et les généraux réunis, était reparti pour le camp républicain; il en était revenu avec les généraux Velez et Chavarria, trois colonels et un bataillon des supremos poderos; il releva les postes occupés par les impériaux et les fit occuper par les troupes républicaines, qui arrivaient toujours plus nombreuses, favorisées par l'obscurité, et dans le plus grand silence. Quand il jugea le moment venu, il courut donner l'alarme au couvent où reposait Maximilien: l'empereur s'habilla à la hâte, revêtit son uniforme de général de division, prit son large sombrero blanc et s'enveloppa d'un caban pour se garantir de la fraicheur du matin. Saisissant

ses pistolets et quelques papiers importants, il dit au général Castillo, au prince de Salm-Salm et à son aide de camp Pradello, qui s'étaient précipités chez lui : « Sortir d'ici ou mourir, c'est l'unique chemin ; » puis il descendit les escaliers : une sentinelle républicaine qu'il rencontra en bas ne le reconnut pas, et prenant pour un de ses chefs cet homme ainsi vêtu qui venait à elle avec tant de sang-froid, elle présenta les armes. L'empereur répondit au salut et passa, traversa les cours et arriva sur la place de la Cruz. Là il arme son revolver en disant à ceux qui le suivaient : Adelante! Marchons! Aux premiers pas, il est arrêté par les républicains; mais Lopez, qui était présent, ou, suivant d'autres, le colonel républicain Rincon Gallardo, donne l'ordre de le laisser passer avec ses compagnons. Maximilien court vers le Cerro-de-las-Campanas, ordonne en passant à son escorte et aux hussards de monter à cheval pour le rejoindre, refuse lui-même son cheval de bataille qu'on lui amenait, parce que le général Castillo et le prince de Salm-Salm étaient à pied, et gagne le palais municipal pour y attendre Miramon, Mejia et Mendez, qu'il avait fait mander. Lopez, après avoir fait désarmer les hussards et avoir fait prisonniers les officiers de l'escorte, se présente près de l'empereur, lui dit que l'ennemi était maître de la ville et lui offre de le cacher dans une maison voisine. Maximilien refuse avec hauteur, et ne voyant pas venir Miramon, commande de se diriger vers le Cerro-de-las-Campanas. Cependant Miramon s'était levé avant l'aube pour aller inspecter les postes; entendant sonner les cloches de la Cruz, mises en branle par les républicains, il voulut courir de ce côté. Arrivé à la place de San-Francisco, accompagné d'un seul aide de camp, le lieutenantcolonel Ordoñez, il aperçoit deux officiers à cheval marchant au pas. Ordoñez s'avance pour les reconnaître ; un des officiers lui crie : « Qui vive ? — Empire! » répond Ordoñez, qui tombe aussitôt frappé d'une balle. Miramon prend son revolver, ajuste l'officier, mais au même instant il reçoit une balle dans la joue droite; étourdi et aveuglé par la douleur, il manque, malgré son adresse ordinaire, l'officier ennemi et bat en retraite en arrêtant avec son mouchoir le sang qui s'échappait de sa blessure avec abondance : il se dirige vers la demeure de son médecin, le docteur Vincente Licea, et le

<sup>(1)</sup> Hans, Quereturo.

prie de lui faire un premier pansement en toute hâte, car les instants sont précieux. Licea prétend que le cas est très grave, que la balle est restée dans la plaie, qu'il va l'extraire, puis il fait prévenir le colonel républicain Refugio Gonzalès de la présence de Miramon (1). Dans cette malheureuse guerre du Mexique, il n'est pas une infamie que l'historien ne soit obligé d'enregistrer. L'officier qui avait blessé Miramon était un Belge, ancien officier de la légion levée pour servir de garde à l'impératrice, et qui avait déserté pour prendre du service dans l'armée républicaine; il se nommait Devaud. Cependant le colonel Gonzalès était accouru à la demeure de Miramon avec son régiment ; il se fraie un passage à travers les ennemis qui l'entouraient et se dirige vers le Cerro-de-las-Campanas. Mejia avait pu y arriver et se tenait auprès de l'empereur; Mendez, prévenu trop tard et sachant le sort qui l'attendait s'il était pris, se cacha dans une maison. Cependant l'ennemi lançait sur le Cerro, où tout le monde s'était réfugié, une grêle de projectiles; le régiment de dragons de l'impératrice, en bataille au pied de la hauteur, était décimé. L'empereur prit à part les généraux Castillo et Mejia et leur demanda s'il leur paraissait possible de franchir les lignes ennemies. Mejia prit sa longue-vue, examina attentivement la situation des lignes et répondit : « Señor, passer est impossible, mais si Votre Majesté l'ordonne, nous marcherons, je suis prêt à mourir. » L'empereur, prenant la parole en français, se tourna vers les vingtcinq ou trente officiers français qui l'avaient suivi jusque-la: · Merci, Messieurs, leur dit-il; je vois avec plaisir que parmi vous il y a de nobles cœurs, car au dernier moment vous ne m'avez pas abandonné, vous êtes tous réunis à moi et m'êtes restés fidèles; j'avais juré de ne jamais capituler, mais aujourd'hui j'y suis forcé, afin de pouvoir vous sauver (2). »

Le colonel Gonzalès supplia l'empereur de le laisser charger avec les dragons pour lui ouvrir un passage, Maximilien refusa et envoya un parlementaire pour offrir de se rendre : sur l'invitation des chefs républicains Riva-Palacio et Corona,

(1) Le général Miramon, par Victor DARAN.

il descendit du Cerro pour être conduit avec sa suite à la Cruz. Un misérable, ancien commandant dans la division Marquez, passé depuis un an dans l'armée libérale, ne craignit pas de l'insulter. Riva-Palacio et Escobedo arrivèrent à ce moment et reçurent l'empereur avec courtoisie: Maximilien remit son épée à Escobedo, qui la donna à un de ses aides de camp pour être envoyée à Juarès. Escobedo et l'empereur s'entretinrent un instant, puis ils remontèrent à cheval et traversèrent la ville pour se rendre à la Cruz: la on fit mettre pied à terre à l'empereur et à sa suite: ils furent enfermés comme prisonniers (1).

Le général Arellano, surpris dans son logement, se sauva par sa présence d'esprit en se faisant passer pour un subalterne, et s'échappa par les toits. Le colonel Santa-Cruz, du

(i) Nous avons reproduit la version la plus généralement admise. Nous croyons cependant devoir donner la version absolument contraire, due à M. Juan de Dios Arias, attaché pendant le siège de Queretaro à l'état-major d'Escobedo, quoique l'inexactitude en soit évidente.... « L'archiduc avait demandé un rapport sur la situation aux généraux Castillo, Mejia et Miramon. Dans cette pièce, les trois dignitaires reconnaissaient que la place n'était plus tenable, mais au lieu de conseiller une capitulation honorable dont l'abdication du prince devait être la conséquence naturelle, ils l'engageaient, au contraire, à atlaquer lui-même les libéraux avec 5,000 hommes qui lui restaient, et dans le cas où il serait repoussé, à évacuer la ville, après avoir encloué les pièces, afin de continuer en rase campagne la guerre de partisans. L'archiduc, trompé jusqu'alors par les promesses mensongères de ses ministres, de ses généraux et de ses conseillers, avait refusé de partir, dans l'espoir de prouver à l'Europe qu'il pouvait maintenir l'empire, sans avoir besoin pour cela d'une armée française. Ce rapport fut pour lui un trait de lumière. Il pensa qu'il faisait bien de sauver sa personne en abandonnant ses tristes conseillers à leur sort, et pour entamer cette négociation toute de confiance avec les libéraux, il jeta les yeux sur un de ses favoris, le colonel Miguel Lopez

sur un de ses lavoris, le coloner anguer Lopez

» Ge colonel était mai vu de la plupart des généraux et de ses collègues, qui
jalousaient sa situation auprès de l'archiduc. Celui-ci pensa que cette haine
était un titre à ses yeux. En conséquence, il lui confia la mission de se rendre
auprès du général Escobedo, et d'en obtenir pour lui l'autorisation de sortir de
auprès du général Escobedo, et d'en obtenir pour lui l'autorisation de sortir de
la ville sous l'escorte d'un seul escadron, afin d'alter s'embarquer sur le point
la ville sous l'escorte d'un seul escadron, afin d'alter s'embarquer sur le point
le plus rapproché du golfe, et en promettant de la manière la plus solennelle de
le plus rapproché du golfe, et en promettant de la manière la plus solennelle de
l'impression douloureuse que devait produire sur l'armée la fuite de son chef; il
l'impression douloureuse que devait produire sur l'armée la fuite de son chef; il

agent secret, une carte de passe, et se rendit auprès du général Escobedo, pour agent secret, une carte de passe, et se rendit auprès du général Escobedo, pour accomplir son etrange mission. Celui-ci fut grandement surpris de tout ce qu'il entendait, et il demanda à Lopez des renseignements sur la véritable situation entendait, et il demanda à Lopez des renseignements sur la véritable situation des assiégés. Lopez connaissait toute la vérité. Il répondit avec d'autant plus de franchise, que la mission dont il était chargé suffisait à elle seule pour confranchise, que la mission dont il était chargé suffisait à elle seule pour confranchise.

<sup>(2)</sup> Relation du capitaine Schmidt, citée par Paul Gaulot.

4º lanciers, essaya de se frayer un passage et tomba percé de coups. Le colonel Campos, commandant l'escorte particulière de l'empereur, fut séparé des prisonniers qu'on emmenait à la Cruz et, quoique blessé, conduit dans un fourré voisin de la place, où on le fusilla. Le général Mendez, recherché avec acharnement, fut enfin découvert dans la maison où il avait trouvé un asile. On le conduisit, dans la nuit du 18 au 19, au couvent de las Teresas, où étaient enfermés avec l'empereur tous les officiers prisonniers. Il n'y resta pas longtemps. Dans la matinée du 19, on vint le chercher pour le mener fusiller à l'Alameda; il alluma une cigarette et alla serrer la main aux autres généraux. Le général Mejia lui dit, avec des larmes dans les yeux : « Mendez, je suis certain d'avance que vous serez encore aujourd'hui

vaincre le général de l'impossibilité où se trouvait l'archiduc de prolonger davantage la résistance.

» Le général avait l'ordre exprès de n'accorder aucune capitulation, de ne faire aucune concession, si minime qu'elle fût; il se renferma dans la lettre de ses instructions, et refusa de la manière la plus absolue l'autorisation qu'on lui demandait au nom de Maximilien Alors Lopez dut retourner auprès de son maître avec la lassitude d'un homme qui a perdu sa dernière espérance. En apprenant ce refus, le prince en écouta la déclaration avec un calme apparent et sans donner aucun signe visible de mécontentement.

Dendant ce temps, le général Escobedo songeait à profiter de la situation, et comme Maximilien pouvait préparer une nouvelle attaque dans le but de faciliter son évasion, il pensa qu'il ferait bien de le prévenir. En effet, le moment ne pouvait être plus favorable : les forces de Maximilien, démoralisées, exténuées par les fatigues sans cesse renaissantes par les veilles et par la faim, avaient besoin, si l'on voulait tenter une nouvelle sortie, de prendre un peu de repos. D'autre parl, Lopez, chargé de commander au couvent de la Gruz, devait être découragé par la résolution de son maître. En outre, comme la garnison de la Gruz devait être peu nombreuse, tant par suite de la diminution des forces de l'ennemi que par la nécessité où il s'était trouvé d'éparpitler ses forces sur toute la longueur de la ligne de défense, il suffirait d'un simple effort pour enlever le couvent, sans même pratiquer la moindre reconnaissance, car les forces républicaines n'étaient séparées de celles de Maximilien que par la largeur d'une rue et pouvaient observer ce qui se passait chez ces dernières à dix ou douze mêtres de distance seulement.

» Le même soir, sur les onze heures, c'est-à-dire peu de temps après le départ de Lopez, le général Francisco Velez reçut l'ordre de prendre le commandement de deux bataillons choisis, connus sous les noms de supremos poderos et de Nuevo-Leon, et de s'emparer avec eux du couvent. Velez organisa sa petite troupe et la plaça de manière à ce qu'elle ne pût pas être aperçue par l'ennemi. Mais comme les accidents de terrain, les matériaux et les décombres ne permettaient pas, pendant l'obscurité de la nuit, de marcher franchement à l'assaut. Velez lui-même, en compagnie de plusieurs officiers supérieurs, se mit à la recherche d'un chemin praticable. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à une embrasure gardée par une sentinelle fatiguée, qu'ils surprirent avant qu'elle pût rien faire pour

devant ces gens-là ce que vous avez toujours été devant eux.
—Soyez tranquille, don Tomas, » répondit le général Mendez.
Il voulut aussi voir l'empereur ; celui-ci, ému, lui dit : « Mendez, vous n'êtes que l'avant-garde : nous irons promptement vous rejoindre. » Les républicains le menèrent dans une église voisine, où on lui donna deux heures pour se confesser, communier et revoir sa famille une dernière fois. Sa femme, sa sœur et son fils, âgé de dix ans, sanglotaient et le tenaient enlacé dans leurs bras. Les prêtres et les soldats libéraux ne pouvaient retenir leurs larmes. Enfin un officier

s'opposer à leur venue. Velez fit alors avancer ses deux bataillons et donna l'ordre au général Paz d'occuper le jardin du couvent, qui était déjà presque tout entier en son pouvoir, puis il marcha lui-même en avant, afin de reconnaître le reste du jardin.

» Le colonel Lopez s'y trouvait dans le même moment, occupé à faire une ronde. Il se trouva tout à coup tête à tête avec les envahisseurs, qui le menacèrent de lui brûler la cervelle s'il faisait je moindre mouvement, et le contraignirent ainsi, le pistolet au poing, à les conduire par un chemin sûr dans l'intérieur du monastère. Toute résistance était inutile : Lopez céda, dit-on, dans le but de se réserver un moyen de prévenir le prince. Tout le monde dans le convent, y compris l'archiduc lui-même, dormait d'un profond sommeil Les divers postes furent donc occupés facilement par les assiégeants. Les officiers étaient occupés à donner des ordres, la surveillance était naturellement moindre. Lopez en profita pour faire aviser Maximilien de ce qui se passait. Cette nouvelle lui arriva assez promptement pour lui permettre d'organiser une certaine défense, car il pouvait compter sur un bataillon de confiance qui couchait dans le cloître où il était lui-même logé, mais il paraît qu'il était entièrement découragé, ainsi que les généraux, car après avoir perdu un temps précieux, ils sortirent enfin au milieu de la confusion générale, à pied, sans aucune marque de distinction et sans savoir de quel côté se diriger. L'archiduc ne savait, à proprement parler, que dire ni que faire; il espérait peut-être une circonstance favorable pour prendre l'offensive; il hésita donc pendant quelques instants, monta sur un cheval qu'on lui avait amené et ordonna à Lopez, qu'il croyait encore libre, de diriger les troupes disponibles sur le Cerro-de-las-Campanas, où il se rendait lui-même.

En ce moment, les troupes destinées pour l'assaut pénétrèrent avec les réserves sur la place et dans le couvent de San-Francisco, où elles firent sonner les cloches en signe de triomphe. Toutes les forces des assiégeants s'ébranlèrent à ce signal, mais les défenseurs de la ligne fortifiée, apprenant que les républicains avaient déjà pénétré dans la place et allaient les prendre entre deux feux, abandonnèrent successivement leurs postes et se retirèrent au centre de la ville; toutes les avenues étaient couvertes de républicains, et les bataillons impériaux, se voyant partout entourés d'ennemis, se débandèrent presque tous volontairement en mettant bas les armes. Cependant quelques-uns, guidés seulement par l'instinct, se dirigèrent du côté du Cerro-de-las-Campanas, où Maximilien lui-mème ne pouvait rien faire pour remedier au désordre... Maximilien comprit alors que tout était perdu; il fit arborer auprès de lui un pavillon blanc, il donna ordre de faire cesser le feu et demanda à parlementer.... Le reste comme le récit que nous avons donné.

fit un signe que le général seul aperçut et qui voulait dire : il faut partir ; il fit croire aux siens qu'il avait une communication importante à faire à quelqu'un, sortit et ne revint plus. On le conduisit à l'Alameda, entre deux haies de troupe. Une foule nombreuse était accourue sur son passage et le saluait avec respect. Il fut fusillé par derrière comme traitre. Son crime était d'avoir fait exécuter à Uruapan les généraux Arteaga et Salazar, coupables eux-mêmes d'avoir donné l'exemple en faisant mettre à mort le commandant militaire et le préfet de cette ville. Le dernier mot, dans cette horrible course aux représailles sanglantes, appartint au parti juariste. C'est une question de savoir si le succès lave le sang ainsi versé.

Après sa défaite de Lorenzo, défaite qui aurait pu être changée en victoire, sans la précipitation que Marquez mit à rentrer dans Mexico, le général réorganisa la garnison de la capitale, qui se trouva portée à 7,000 hommes, tandis que Diaz en avait 12,000; ce dernier fit quelques tentatives pour enlever les garitas, l'armée républicaine se contenta de bombarder de temps en temps la ville et de la bloquer étroitement. Cette situation se prolongea jusqu'au 19 juin; ce jour-là, les troupes étrangères déclarèrent qu'elles ne se battraient plus. Marquez remit alors le commandement au géneral Tavera, qui offrit à Diaz de capituler. Le chef juariste traina la négociation en longueur, conclut une capitulation séparée avec les Autrichiens, et exigea que la place se rendit à discrétion. Sur le refus de Tavera, le feu recommença, mais les troupes mexicaines se débandèrent. Un escadron de police juariste entra dans la ville et en prit possession; toute l'armée libérale y défila. Les généraux Vidaurri, président du conseil des ministres, et O'Haran, préfet politique de Mexico, furent passés par les armes. Marquez trouva moyen de s'échapper. Six mois après ces événements, il était en sûreté à la Havane.

Sur le premier moment, le président Juarès, qui suivait toujours de loin les opérations militaires, sans avoir jamais paru à proximité d'un champ de bataille, avait décidé que tous les officiers faits prisonniers à Queretaro seraient fusillés. Sur les observations d'Escobedo et dans la crainte du mauvais effet que produirait aux Etats-Unis une pareille

exécution en masse, il revint sur sa première décision et condamna les officiers prisonniers à deux ans de travaux forcés. Furent seuls exceptés de cette mesure Maximilien, Miramon et Mejia, voués à la mort. Du jour où ils étaient tombés aux mains de l'impitoyable Juarès, leur sort avait été irrévocablement décidé. Maximilien, qui s'était montré si brillamment valeureux à Queretaro, et dont la mort devait être sublime, fit preuve, au début de sa captivité, il faut bien l'avouer, d'une certaine défaillance, sinon de cœur, du moins d'esprit. En acceptant la couronne du Mexique d'après le vote d'une partie de la nation, et en opposition armée avec le reste du pays, il avait joué une grosse partie, dont sa vie elle-même devait être l'enjeu en cas d'échec. La partie était perdue; des adversaires tels que les siens ne pouvaient être satisfaits que par sa mort; il devait accepter franchement cet arrêt de la destinée et dire au vainqueur : J'ai été nommé empereur par le vœu de la nation, vous avez résisté à ce vœu, vous m'avez combattu et vaincu; vous avez la force pour vous. Voici ma poitrine, percez-la de vos balles. Une telle attitude eût grandi Maximilien et rapetissé ses ennemis. Ce furent eux, au contraire, qui le rapetissèrent en l'assimilant à un accusé vulgaire, pour le trainer devant un semblant de tribunal, et lui qui prêta les mains à son propre amoindrissement, en cherchant à sauver sa vie par des procédés tout au moins naïfs, s'ils n'étaient pas inconvenants. Se figure-t-on l'archiduc Maximilien rentrant à Miramar, dédaigneusement gracié par Juares? Heureusement pour sa mémoire, l'inflexible volonté de ses ennemis lui ménagea une fin tragique, mais glorieuse.

En se rendant prisonnier à Escobedo, Maximilien lui avait fait les déclarations suivantes :

« 1° J'ai envoyé mon abdication dans la première moitié du mois de mars dernier. La copie de cet acte, certifiée et contresignée par le ministre, se trouve parmi les papiers qu'on m'a pris au couvent de la Cruz. L'original a été envoyé au président du conseil d'Etat, M. Jean Lacunza, avec ordre de le publier aussitôt que je serais prisonnier. 2° S'il est nécessaire qu'il y ait quelque victime, que je sois au moins la seule. 3° Je désire que mes domestiques et ma suite soient bien traités, car ces gens-là m'ont